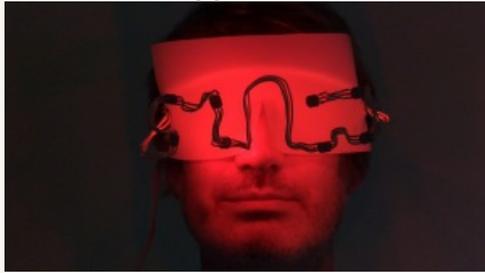


Jonathan O'Hear, éclaireur-voyageur

VENDREDI 30 OCTOBRE 2015

Cécile Dalla Torre [1]



FÊTE DU THÉÂTRE Avec son art de manier les textures et les couleurs, le créateur lumière invite à un voyage chromatique au son d'un polar radiophonique.

Les options de publication

Non

Journaliste:

Cécile Dalla Torre

«Voir ou ne pas voir, c'était la différence entre survivre et mourir. On imagine assez bien l'homme préhistorique qui n'a pas encore découvert le feu, et qui ne maîtrise donc pas la lumière. Le soleil se couche, et le lendemain, une partie des siens ne sera plus là. Les autres, eux, verront le soleil se lever. C'est pour cela que dans toute l'histoire de l'homme, on a associé l'idée du coucher du soleil à la mort et celle du lever à sa naissance.» La question de l'impact de la lumière et du chromatisme sur le vivant ne date pas d'hier. Depuis des années, elle fascine Jonathan O'Hear qui s'est penché sur les théories du peintre zurichois Johannes Itten et de Goethe autour de la couleur, sans pour autant intellectualiser sa démarche. Apprivoiser la lumière pour en sculpter la matière est devenu son art, qu'il décline de plein de manières, dans les théâtres et ailleurs.

Parfois, il la fait jaillir d'un aquarium où un goutte-à-goutte projette le niveau d'eau sur les parois de la pièce et nous engloutit virtuellement dans un halo de flots transparents. Il lui est aussi arrivé de suspendre au plafond une ampoule arrimée à un parapluie noir et ocre, qui déploie ses lueurs orangées telle une méduse flottant dans l'océan. Ces objets-là avaient accaparé l'espace de la Villa Bernasconi, Centre d'art de Lancy, lors d'une expo avec d'autres créateurs lumière. L'occasion de sortir de la scène et de voir si ses pièces de design «tenaient toutes seules».

PLONGER DANS LE PASSÉ

Aujourd'hui, l'objet qui l'occupe est tout aussi ordinaire et non moins fascinant, et le dispositif d'une autre complexité. En jeu: une paire de lunettes. Jonathan O'Hear en a fabriqué un certain nombre avec son fer à souder, aidé par sa fille et par l'âme bricoleuse héritée de son père ingénieur (ou de sa mère infirmière, blague-t-il). Les porter devrait déboussolez et faire perdre la notion d'espace à quiconque jouera le jeu ce week-end. Le principe? S'installer confortablement dans un transat au cœur d'un théâtre, chausser ces lunettes et ouvrir grand ses oreilles au son spatialisé diffusant un polar radiophonique. Les organisateurs de la Fête du Théâtre, dans le cadre de laquelle l'expérience sensorielle se déroulera au Grütli, à Genève, ont trouvé le concept génial.

«On met un moment à s'adapter à l'idée qu'il n'y a plus de forme mais juste de la couleur. Cette dernière suit une dramaturgie parallèle à la fiction racontée, qui peut parfois annoncer quelque chose en donnant une teinte à un personnage pas encore là. C'est plus fort que d'être dans le noir. La couleur stimule et modifie notre état psychologique à tout moment, elle rend passif ou actif.»

SOCIÉTÉ DE L'IMAGE

Parmi le lot d'archives de la RTS dans lequel il a dû piocher, le concepteur – biberonné au radio-théâtre de la BBC et plus tard aux audio-livres, notamment d'Edgar Poe – a retenu un épisode particulier de la célèbre série radiophonique *Enigmes et aventures*. Diffusée sur les ondes entre 1946 et 1986, elle mettait en scène le non moins célèbre trio de policiers formé par le détective Roland Durtal, flanqué de son acolyte Picoche, et le commissaire Gallois. «J'ai choisi *Arsenic et vieilles rancunes* pour la qualité du type de voix qui nous plonge dans le passé. Pour certains, ce sera l'occasion de réécouter l'émission. Les jeunes basculeront plutôt dans la téléportation, comme un voyage dans le temps. Ça m'a fait penser à mon fils fasciné par le fax, quelque chose de magique!»

Parce que nous sommes précisément dans une société de l'image – aujourd'hui, la moindre tentative d'expliquer quoi que ce soit passe par l'image et la vidéo, si l'on se fie par exemple à youtube, insiste l'artiste –, Jonathan O'Hear s'amuse de l'idée de transporter les jeunes en dehors d'une réalité visuelle et dans le son par son «pied de nez à la réalité augmentée». Lui qui se formait à la réalisation dans une école de cinéastes de Vancouver dans les années 1980 et en sortait davantage avec l'envie de voyager que de faire du cinéma, a l'art de ne pas trop prendre les choses au sérieux.

«Le voyage est une partie importante de ma vie», dit celui qui quitte son Angleterre natale à six ans pour la Suisse, où sa famille s'installe. C'est plus ou moins à cet âge que ses deux enfants et sa compagne partent barouder six mois avec lui dans tout le Brésil, y compris la forêt amazonienne. Une partie du monde qu'il ne connaît pas? La Chine. Au Mozambique ou en Inde, il a par exemple animé des ateliers pour Pro Helvetia sur l'usage de la lumière par les chorégraphes. Le marché aux ampoules de Delhi, il n'est pas prêt de l'oublier. S'il travaille aujourd'hui beaucoup avec des compagnies de danse romandes, il se souvient de ses premières expériences d'éclairagiste dans le monde du théâtre. «Au cinéma, on place trois ou quatre projecteurs. Lorsque je suis arrivé au Poche, à Genève, il y en avait cent trente. Je me disais qu'il n'était pas possible d'utiliser autant de lumières!» Un constat qu'il faisait à l'époque par méconnaissance du milieu théâtral, loin de se douter des capacités de «transposition poétique» de l'éclairage dont il a su ensuite jouer dans de nombreuses pièces en Suisse et en Belgique notamment.

HIGH-TECH, LOW-TECH

Et puis, sans non plus se prendre trop au sérieux, il commence à collaborer en 2009 avec Foofwa d'Imobilité. Si bien que depuis deux ans, il partage aussi l'administration de la compagnie du danseur et chorégraphe genevois connu non seulement pour son talent, mais aussi pour son sens de l'humour, son audace et sa liberté. Chez l'artiste ayant passé une partie de sa carrière à danser auprès de Merce Cunningham, il apprécie le réel intérêt pour l'art des autres et la facilité à travailler de son côté tout en rendant possible la rencontre sur scène de leurs deux univers.

Sans doute ce goût de la liberté les unit-il aussi. «Tout reste ouvert», conclut celui pour qui la recherche de l'interférence humaine dans la technologie est un peu un dada. Autrement dit: mêler high-tech et low-tech. C'est comme cela qu'il a piloté des lumières de scène grâce aux émotions d'un spectateur révélées par l'électro-encéphalogramme installé sur son crâne dans une pièce de Foofwa. Ou qu'il a traqué le personnage de Merlin par un subtil mapping dans une pièce de Tankred Dorst. Ou encore réalisé des cadavres exquis en vidéo à partir des pas des danseurs. Oui, Jonathan O'Hear est bien un drôle d'animal à lunettes doué d'une épatante imagination.

«Le Radio-théâtre est de retour vers le futur!», Théâtre du Grütli, Genève, sa 31 à 11h30 et 18h30, di 1er à 15h30, entrée libre, www.fetedutheatre.ch [2]

Le Courrier

[Scène\(1041\)](#) [3] [Culture\(6830\)](#) [4] [Portraits de der\(94\)](#) [5] [Cécile dalla torre\(435\)](#) [6]

Vous devez être [abonné](#) [7] pour poster des commentaires